

→ Marcelle Ferron

mais qui s'est disciplinée en s'élargissant et en se simplifiant, et aussi la recherche d'une certaine qualité de lumière, fine, secrète, qui peut-être conduisit lentement l'artiste à la transparence colorée du vitrail qu'elle conçoit comme un mur de verre découpé en larges pans. Depuis une dizaine d'années, la composition est plus exigeante, les rythmes plus amples et le blanc, utilisé de main de maître, surtout en bordure de la toile, ouvre le tableau, l'éclaire et l'équilibre.

Par leur poésie surréelle, la vibration de la lumière, la densité somptueuse de la couleur, la composition de l'espace engendré par un ensemble de rythmes qui se meuvent comme dans une troisième dimension, *Cercle Nacarat* et *Ils ont tous peur*, qui datent de 1948 et de 1951 et sont donc des peintures de jeunesse, créent, quoique bien moins élaborées, moins libres, moins inventives et beaucoup plus timides, un climat qui n'est pas sans rappeler certaines œuvres de Klee dans les années 1918/1920.

Marcelle Ferron paraît ensuite chercher sa voie, qu'elle trouve aux alentours de 1959. De cette époque, retenons *M'aimes-tu?* et le *Sans titre* présenté sous le numéro 80 : la pâte y est travaillée par larges couches carrées à dynamisme vertical ou horizontal qui s'équilibrent et composent des toiles vastes et claires où de très beaux tons de terre, de bleu, de vert se répandent, tandis que le blanc donne à l'œuvre sa cohérence et sa liberté.

Dans les années qui suivent, nous avons surtout retenu *Sandia*, *Hommage à Virginia Woolf*, *Chante-perdrix*, peintures vigoureuses, amples, ouvertes, qui sont au surplus un bon exemple du rôle que joue le blanc, à la fois facteur d'équilibre et facteur de transparence, dans l'œuvre de Marcelle Ferron.

Les verrières de 1972, sans joints de plomb, irradiant leurs couleurs vives dans les contours libres de grandes formes simplifiées. Elles ne sont pas des panneaux d'ornement, mais, portes ou murs, elles apparaissent comme un élément même du bâtiment, trouvant leur raison d'être dans l'ensemble architectural auquel elles s'intègrent. ■

équipement

Le Saint-Laurent,
l'hiver

Naviguer malgré les glaces

*Assurer tout l'hiver la navigation sur le Saint-Laurent,
de son embouchure au port de Montréal,
afin de réduire le moins possible
le trafic sur la grande voie fluviale :
la poursuite de cet objectif
exige que l'on se rende maître des glaces.*



Avec l'arrivée du froid, fin novembre ou début décembre, la glace commence à se former dans les anses du Saint-Laurent. Sous l'action du vent et des vagues, elle tend à se briser et à dériver vers l'aval. A mesure que la température s'abaisse, elle s'accumule dans les étranglements, tel celui que l'on rencontre à la sortie du lac Saint-Pierre, entre Montréal et Québec, zone critique et première portion du fleuve à être complètement gelée.

Six mètres d'épaisseur

Lorsque s'est constituée, vers la fin du mois de décembre, une couche continue de glace en aval du lac Saint-Pierre et que le déplacement des em-

bâcles à la surface est arrêté, la glace « remonte » jusqu'à ce que tout le lac soit recouvert, puis elle gagne le fleuve en amont jusqu'à Montréal. Il faut compter dix jours. Si l'hiver est très rigoureux, quatre jours suffisent.

La couche de glace n'est pas d'une égale épaisseur, car le courant peut entraîner les embâcles sous la glace de surface et en arrêter le mouvement. Les glaces s'amoncellent ainsi et forment comme un barrage en suspension. L'empilement des blocs peut atteindre six mètres cinquante d'épaisseur, voire davantage. Le phénomène est encore aggravé par les chutes de neige : celle-ci, agissant comme un agent de cimentation, soude les blocs flottants.

L'écoulement de l'eau est alors entravé au point que le fleuve peut débor-